N° 13. SAMEDI 13 NOVEMBRE 1830. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

Paraît une fois par semaine.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
Et 7 fr. pour trois mois.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Chez Alex. Mesnier, place de la Bourse ;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

PRÉDICATION DU 7 NOVEMBRE.

AUX FEMMES.

Mes Fils, mes Filles !

Le christianisme, lorsqu'il apparut dans le naufrage de la société antique comme une doctrine de salut, n'assigna point d'abord aux FEMMES une place au sein de l'arche régénératrice ; mais, fidèle à sa mission de paix et de miséricorde, il leur y ouvrit un refuge comme à des colombes tremblantes et battues de la tempête : égarées dans les ténèbres, les FEMMES coururent à la lumière plutôt qu'elles n'y furent appelées ; et quoique leur empressement à adopter la loi nouvelle dût être pour ses apôtres la révélation de leur génie, un reste injurieux d'étonnement se mêlait peut-être encore à l'admiration des disciples du Christ, quand ils comptaient, dans la milice enrôlée sous les drapeaux de leur maître, des rangs entiers prêts à partager avec les homms les supplices du Cirque et les palmes du martyre.

Mais pour nous, disciples de Saint-Simon, nous ne pouvons rendre témoignage de notre foi qu'en ouvrant aux FEMMES, sans retard, les rangs de l'association pacifique, où notre religion les destine, non point à suivre les traces de l'homme, mais à marcher du même pas que lui ; et toutefois cette promesse de l'émancipation définitive de leur sexe, que déjà nous avons souvent exprimée, a excité, chez vous, mes fils, qui restez encore fidèles à vos orgueilleuses traditions de supériorité ; chez vous, mes filles, qui, malgré vos désirs d'indépendance, vous défiez en secret de vous-mêmes, un mélange de surprise et d'incrédulité. Ah ! rappelez-vous-le bien ! c'est le règne de la PAIX ET DE L'AMOUR que nous venons proclamer. Et vous vous étonnez que la FEMME y soit mise en possession de la vie religieuse et sociale dont elle fut exclue sous le règne de la *guerre et de la force brutale !* Et qui donc, à travers les âges grossiers, teints de sang, de rouille et de larmes, a conquis l homme à la paix et à l'amour, si ce n'est la FEMME ?

C'est elle qui, d'abord, adoucit la férocité du guerrier et l'arrache aux sanglans festins de l'antropophagie ! livrée aux soins de l'agriculture et de l'industrie, elle plante et cultive de ses mains l'arbre du travail et de la paix ; et si elle excite son époux et son fils au combat, c'est que l'association humaine ne peut s'étendre que par les armes, ni l'arbre de la paix croître sans être arrosé de sang : toujours occupée du maintien de la concorde entre les membres d'une même nation et de l'union de tous leurs efforts vers la destinée à laquelle elle les pousse elle-même, elle prépare tour à tour les triomphes de la guerre par la paix, et le règne de la paix par la guerre !

Là où manque sa salutaire influence, les législateurs ne savent fonder que des cités animées d'un esprit de violence et de rapine! Mais qu'Eurydice et Egérie inspirent Orphée et Numa, la Grèce devra au premier les lois qui polirent ses mœurs encore sauvages, et Rome, à côté du temple de Mars, verra s'élever le temple de Janus. Condamnée encore à la servitude, au sein de cette captivité où son génie pacifique, loin des champs de bataille et des émotions enivrantes de la victoire et de la vengeance, se développe plus librement, c'est vers la paix que se tournent incessamment les regards de la FEMME; c'est la paix que son œil, ardent d'espérance, entrevoit dans la nuit de l'avenir; et lorsque Jésus, né d'une vierge, pénétré de la douceur de sa mère divine, apporte une loi de charité, nécessairement incomplète encore, le silence des FEMMES dans l'état et l'Église, c'est-à-dire leur refus de s'associer aux destinées encore sanglantes de l'humanité, n'est-il pas une prédiction nouvelle de la fin de la guerre?

La prophétie des FEMMES est perpétuelle, et cette prophétie est toujours celle de la paix; toujours elles ont tendu à une association plus vaste et plus large. C'est le cœur des mères et des épouses qui a rendu le premier oracle contre la guerre; c'est le cœur des vierges qui a prononcé le premier anathème contre les barrières hautaines qui séparaient les faibles des puissans, les pauvres des riches, les vaincus des vainqueurs, les profanes des saints, les étrangers des nationaux, les plébéiens des patriciens, les esclaves des maîtres; et, en aspirant à descendre, elles ne se mésalliaient point; car elles n'avaient qu'une *cause* et qu'un *nom* avec les plébéiens, et partout elles se sentaient unies aux opprimés par une destinée commune. Il n'est pas un affranchissement dont elles n'aient été les auteurs ou les complices. Prêtres, tribuns, philosophes, elles ont tout inspiré, tout attendu, tout accueilli.

Quels plus dignes auxiliaires pour le clergé chrétien, chargé de désarmer le pouvoir militaire, que les FEMMES, dont les unes, passant dans le camp des guerriers pour les subjuguer plus facilement, les enchaînent de leurs écharpes; dont les autres, l'Évangile à la main, luttent obscurément, mais avec succès, contre l'esprit violent de l'Europe moderne! Que font ces FEMMES rassemblées dans des cours d'amour? Exclues de l'Église, où elles sont passives, elles se sont érigé un temple où elles perfectionnent, par les inspirations de leurs cœurs tendres et dévoués, le sentiment qui unit un sexe à l'autre; l'Amour est le dieu de ce temple; elles en sont les sybilles, et en augmentant sur le cœur des hommes leur influence individuelle, elles concourent encore aux progrès de la paix! Mais que dis-je? Hildebrand lui-même, ce hardi fondateur du catholicisme, dont l'énergique sagesse assura le triomphe de la société pacifique sur la société grossière, en affranchissant le clergé, par l'institution du célibat, de tous les liens dont le génie des castes enlaçait encore le monde féodal; Hildebrand cède encore à l'influence d'une femme, et ses vastes projets se mûrissent par l'ascendant qu'exerce sur son esprit la comtesse Mathilde.

Mais c'est taire trop long-temps un nom glorieux pour les FEMMES modernes! Sors, sors de la poussière des campagnes, vierge inspirée! montre-nous le sublime réveil de leur esprit prophétique! Viens à la France dévastée prédire son roi, et au roi détrôné son royaume; prends-le par la main, et à travers mille dangers que dissipe ta présence, conduis-le, à l'ombre de ta bannière, jusqu'à l'autel où ses aïeux ont reçu l'onction royale; couronne-le, sauve la France, et va mourir dans les flammes d'un bûcher, comme si l'enthousiasme prophétique de la FEMME ne pouvait être qu'une émanation infernale! Vierge infortunée! ah! loin de toi du moins ces injurieuses comparaisons qui rabaissent ta gloire en voulant la rehausser! non, ce n'est pas sous les traits de Débora ou de Judith, qui se faisaient un sanglant trophée de la tête de leurs ennemis, c'est moins encore sous ceux de Pallas et de Bellonne, l'œil étincelant de fureur, et le bras ensanglanté, que nous devons te révérer. Jeanne est une vierge chrétienne qui a le courage d'une lionne et la douceur d'une brebis, se bornant à se défendre, ne frappant qu'à regret, mais s'armant avec confiance de sa bannière, image visible de la volonté divine, et ouvrant aux Français les rangs des ennemis épouvantés à sa vue. A peine Charles est-il sacré, « laissez-moi, dit-elle, laissez-moi retourner filer auprès de ma mère; mon métier n'est point de guerroyer. » Ah! ce n'est point son épée qu'elle a apportée dans les combats, c'est la volonté de Dieu qu'elle est venue proclamer par des succès inespérés, et, sa mission finie, « laissez-moi, dit-elle, laissez-moi retourner filer auprès de ma mère. » Forcée de revêtir encore l'armure des guerriers, mais fidèle jusqu'au milieu du carnage à un Dieu de miséricorde, Jeanne, en prédisant la victoire, est encore une sibylle pacifique!

Et lorsque partout la FEMME se présente à nos regards, investie de ce sacré caractère, lorsque cet avenir de paix que nous annonçons a été pressenti par elle, et préparé par ses efforts, on s'étonne qu'au sein de cette association universelle, vers laquelle l'humanité, grâce à sa salutaire influence, s'est toujours acheminée, elle soit appelée à une gloire nouvelle. Au seuil du temple que nous élevons, elle est arrêtée par les mépris et l'ingratitude de l'homme, arrêtée par sa propre défiance! Non, non, elle saura bien, à notre voix, s'y élancer, et comme Jeanne d'Arc, y déployant sa pacifique bannière, s'écrier: *Elle eut part à la peine, qu'elle ait part à l'honneur!*

MES PÈRES,

Vous que je vois assis ensemble, au-dessus de la famille Saint-Simonienne, dans ce rang suprême où notre foi nous enseigne qu'un jour siégera, auprès du PONTIFE-ROI, la PRÊTRESSE SOUVERAINE; vous qui, par vos efforts heureusement associés, continuez *seuls* l'œuvre de notre religion nouvelle qu'enfanta *seul* le génie de Saint-Simon; la *solitude* de notre maître, et votre HARMONIE qui n'est que *solitude* au prix de l'*harmonie divine du couple choisi* que nous révérerons un jour, n'accusent ni de fausseté notre religion, ni d'infériorité la FEMME. Dieu l'a permis; reconnaissons sa sagesse; pour pressentir l'association universelle, le règne de la paix et de l'amour, l'abolition de la guerre et de tous les priviléges violens qu'elle avait fondés, il n'a fallu à Saint-Simon, et à vous, que le *souvenir* des oracles pacifiques de la FEMME; la *solitude* de Saint-Simon et la vôtre sont la plus éclatante glorification de tout son passé; et la destinée nouvelle que, sans sa participation, vous lui avez annoncée, le témoignage de notre foi dans son génie. Que Dieu soit donc loué! mais cependant, lorsque dirigés par votre amour et votre sagesse, nous luttons avec une énergie dont vous nous donnez l'exemple, contre le passé, dont les liens nous arrêtent encore, que faisons-nous, que préparer le glorieux avénement de cette FEMME, bénie entre toutes les femmes, à qui appartient cet immense avenir dont nous frayons la route? et moi, à qui mon rang dans la hiérarchie Saint-Simonienne défend encore de rendre à une femme un hommage *filial*; moi qui le premier, mes pères, ai répété aux femmes vos saintes promesses, avec quel bonheur je serai le premier encore à courber mon front devant sa tête sacrée, radieuse d'avenir!

Oui, mes filles, c'est ainsi que notre religion rehausse

votre destinée; déjà vous voyez assise au milieu de nous UNE FEMME, que je me réjouis d'appeler MA SŒUR; sa présence dans nos rangs a commencé une vie nouvelle pour votre sexe, et vous dit qu'un jour viendra où la voix douce et tendre de vos mères vous révélera les joies ineffables de la vierge, de l'épouse, de la mère Saint-Simonienne; mais avant que leur voix vous entretienne des gloires de cet avenir, une tâche m'est d'abord réservée; c'est à moi de vous apprendre, si vous avez légitimement applaudi à la chute du christianisme, qu'affranchie aujourd'hui de tout lien religieux, votre puissance d'aimer ne se témoigne qu'accompagnée de souffrances et de dégradations; que cette *indépendance* dont vous vous énorgueillissez vous *isole*, et fait de votre vie entière, depuis le jour où s'éveille votre cœur, jusqu'au moment où il cesse de battre, un long désenchantement; c'est à moi de vous faire connaître tous vos maux. Comme un père tendre, mais justement sévère, j'affligerai peut-être vos cœurs; ah! jetez-vous alors dans les bras de ma sœur, elle vous prodiguera ses douces consolations : je ferai peut-être couler vos larmes; ma sœur, fidèle à la pitié de son sexe, saura les sécher, et faire renaître sur vos lèvres le sourire et la joie.

Mères de famille laborieuses et retirées, qui, dans l'obscurité de vos foyers domestiques, ne savez aimer que vos époux et vos enfans; beautés légères et brillantes qui faites les délices des salons, et souvent n'aimez que vous-mêmes; Vierges au front modeste, dont le cœur attend avec une secrète impatience ceux qui vous initieront à l'hymen, sans vous avoir peut-être initiées à l'amour; Servantes du Seigneur, qui n'aimez de ce monde que votre Dieu solitaire, et quelques malheureux tributaires de votre mesquine charité; Saphos chrétiennes, qui, sous le nom profane de Muses, dont vous poursuit une maligne flatterie, n'êtes plus inspiratrices ou inspirées;

Ecoutez :

Vous souvenez-vous, mes filles, de cette cérémonie, naguère si solennelle, où le cœur de la jeune vierge chrétienne, qui n'avait encore connu que les affections de la famille, recevait par la COMMUNION la révélation d'un amour nouveau, de l'amour de son Dieu? Ah! quelle était touchante cette vierge, belle de sa pureté, de sa première tendresse, de son premier désir de plaire, de sa première parure, naïve encore et déjà pudique, s'offrant à son Dieu comme une jeune fiancée qui pour la première fois murmure des paroles du cœur, où ne se trouve pas le nom de sa mère, enveloppée de ses voiles blancs et d'un parfum d'espérance et de premier amour! A sa vue, le vieillard attristé du souvenir de ses longues fautes, se réjouissait et lui demandait des prières comme à un ange, qu'en faveur de ce premier lien Dieu devait exaucer en ce jour de fête!—Mes filles! qu'avez-vous fait du charme si touchant de la communion? il s'est évanoui, et rien ne l'a remplacé! Rien!.... oh! je me trompe! Si autrefois la vierge chrétienne prenait, sous des auspices sacrés, possession d'une vie nouvelle qui dépassait les limites du foyer domestique; si autrefois son premier pas se faisait dans un temple où toutes ses affections devaient ensuite s'épurer, n'est-il pas pour elle une autre solennité, qui pour la première fois aussi fait battre son cœur, qui, au milieu de plaisirs enivrans et frivoles, et de l'hypocrite accueil d'une courtoisie dégénérée, lui révèle aussi un amour étranger à ses affections de famille? Mes filles, pour vous aujourd'hui la première COMMUNION c'est le BAL! c'est vous qui l'avez dit!

Et lorsque vous grandissez au milieu de ce monde où vos mères se sont hâtées de vous introduire, à travers une mensongère politesse, que démêlez-vous enfin?... Le *mépris de votre sexe!* — Ambition de dominer, esprit de contradiction, humeur capricieuse et fantasque, tels sont les traits injurieux sous lesquels vous vous voyez partout représentées, censurées, ou même louées! ne repoussez pas ces reproches, vous avez dû les mériter, pour rompre un lien vieilli, devenu oppresseur!

Lorsqu'une antique religion se dissout, les deux sexes, cessant d'être unis par une destination commune, brisent le nœud qui faisait auparavant et leur gloire et leur joie! Mais cette indépendance, mes filles, vous livre à l'isolement et à l'injure, tandis qu'aux jours de servitude et de captivité, si vous étiez soumises, du moins vous n'étiez point accusées, parce que vous concouriez alors, par le rôle qui vous était départi, à l'accomplissement de la destinée sociale. Hélas! qu'est devenu l'enthousiasme que vous inspiriez autrefois? Votre autel est tombé avec l'autel immense à l'ombre duquel il avait été élevé. Faut-il vous rappeler ces jours de la chevalerie, où le guerrier, dompté par le christianisme au point de se mettre au service de la faiblesse, vous rendait un véritable culte, associait au nom de Dieu le nom de sa dame, l'invoquait hautement dans le combat, le glorifiait après la victoire, le murmurait tristement sous le fer de l'ennemi, et dans des jeux brillans, images de la guerre, poursuivait avec un mélange d'adresse et d'impétuosité une victoire, dont la gloire elle-même, sous les traits d'une femme éclatante de beauté, devait déposer le prix sur le front du vainqueur! Reines des tournois, les FEMMES étaient souveraines dans les cours d'amour. Insultées, elles étaient assurées de trouver des vengeurs; accusées, des défenseurs qui plaidaient leur cause l'épée à la main. Belles et pures, elles inspiraient les exploits des chevaliers et les chants des poètes. Enfin telle était, dans ces jours de nobles passions, l'intimité de l'union conjugale, qu'une moitié ne pouvait faillir sans déshonorer l'autre, et telle était la puissance de la FEMME, qu'elle était l'arbitre de l'honneur de son mari. La paix et l'union régnaient alors dans le foyer domestique.

Aujourd'hui la guerre y règne; il y a, je le sais, des fictions conjugales comme des fictions politiques; la *raison* est censée gouverner; mais sous ce nom s'impatronise la *désunion*. Elle commence le premier jour de l'hymen. Quelle cérémonie touchante, en effet, que celle d'un MARIAGE, consacré par une loi ridicule avec ses textes surannés et barbares, et par une religion qui a cessé d'être crue, entre deux époux qui ne croient pas même à leur amour, et que rassemblent de froides convenances ou un sordide intérêt! Sans doute, à examiner les époques auxquelles les FEMMES étaient achetées, possédées elles-mêmes, et dès lors incapables de posséder, la *dot* est un progrès vers leur émancipation. Elle eut d'abord un caractère politique; elle maintenait, en prevenant des mésalliances, ce noble patriciat qui servit longtemps les destinées de l'Europe moderne. Elle trouva donc dans ce motif social une sanction. Mais aujourd'hui, que fait-elle que d'empêcher l'aristocratie d'argent de déroger; que constituer entre les femmes des priviléges étrangers aux vertus, aux talens, à la beauté, que perpétuer cette inégalité profonde qu'avait mise autrefois entre elles le hasard de la naissance, et condamner tant de femmes au célibat, à de pénibles occupations, dont souvent le vice corrige l'insuffisance, ou enfin à des mariages mal assortis? car même parmi celles qui jouissent de la fortune, quelle est celle qui est sûre d'être assez riche ou assez pauvre pour n'avoir point à craindre pour son choix.

Alors, mes filles, on achète en votre nom, on vous marchande, on vous vend, on vous livre, on vous refuse; le mariage n'est plus qu'une spéculation, qu'un trafic, qu'un négoce, qu'un agiotage.

Oh! si votre légèreté ne vous empêche pas d'apercevoir, à travers l'apparence d'une fête et l'éclat des bijoux dont on vous pare, les ennuis de cet hymen qui vous lie à jamais, que de larmes secrètement versées sur la perte des ravissantes illusions dont vous vous étiez bercées! que de cruelles épines à ce bouquet nuptial! Vous brûliez d'aimer et de plaire!... trop heureuses de ne point haïr! quel désenchantement dans votre vie à jamais pâle et flétrie! et gardez-vous bien de regrets trop amers; étouffez avec eux le secret besoin d'une consolation! séchez des larmes qui vous perdraient en amollissant votre cœur. Employez toute votre force à amortir votre sensibilité; cherchez, en l'étudiant sans cesse, à la résignation une face moins sévère; imposez-vous comme un châtiment la loi d'être irréprochables; échappez à la honte par la souffrance; maintenez, par des combats assidus, une dignité qui satisfasse le monde sans vous satisfaire vous-mêmes: mettez votre vertu à feindre la sérénité, ou même la tendresse, et applaudissez-vous enfin de la vieillesse comme d'un port contre des orages toujours renaissans, auxquels vous tremblez toujours de céder!

Et cependant la dot, cette institution aujourd'hui si profondément corruptrice, a trouvé de graves panégyristes qui ne conçoivent le calme, la dignité, le bonheur dans le mariage, qu'à la condition d'en tenir l'amour écarté. Et, il faut l'avouer, aujourd'hui l'AMOUR est souvent un délire. Cette passion de deux êtres, qui, étrangers à tout sentiment religieux, épuisent l'un dans l'autre toute leur puissance d'aimer, les plonge dans une ivrese profonde qu'accompagnent nécessairement le trouble et le désordre. Unis par un lien que ne fortifie point la religion, seuls dans le monde vis-à-vis l'un de l'autre, ils ne peuvent se consacrer à leurs propres yeux que par des sacrifices mutuels sans cesse repétés. Ils tremblent à chaque instant de voir s'affaiblir l'affection unique qui fait leur vie. L'amour le plus passionné est alors l'égoïsme le plus profond; chaque amant regarde l'autre comme sa propriété et sa proie, et se ravale au rang de vil esclave ou de maître impitoyable. Tous deux prompts à s'alarmer, à s'irriter, à s'apaiser, changent un lien qui devait être tressé de fleurs en une chaîne pesante qu'ils traînent péniblement. Ainsi deux plantes, tenant à peine au sol brûlant d'un désert sablonneux, et livrées aux orages d'un ciel agité, s'embrassent étroitement, se nourrissent l'une de l'autre, s'étouffent et se flétrissent de leurs nœuds multipliés. L'amour, chez les âmes fortes, est donc une véritable maladie à ces époques où toute leur énergie est concentrée dans une passion purement individuelle. La jalousie n'est plus ce désir de se rendre chaque jour plus digne d'être aimé, et la crainte de n'avoir point assez bien réussi. C'est un égoïsme brutal qui asservit ce qu'il aime, menace en caressant, se venge en se punissant lui-même, démon cruel qu'on maudit et qu'on plaint, qu'on admire quelquefois avec terreur, au milieu d'une société qui n'aime plus, comme un exemple de la puissance d'aimer! Telle est la punition inévitable d'un tel amour! la crainte constante de l'ingratitude est le châtiment de celui qui se donne tout entier à un seul être! le supplice de l'âme énergique est d'être resserrée dans les limites d'un être fini, et de sentir à chaque instant les bornes que l'objet même de sa tendresse oppose à son ardeur inépuisable, brûlante, insatiable d'une perfection qu'il rêve sans cesse et qu'il ne trouve nulle part. Infortunés! vous ne savez aimer que vous seuls, et vous êtes condamnés l'un à l'autre! la terre n'a pour vous de fleurs que celles qui éclosent sous les pas de ce que vous aimez, et ces fleurs sont souvent un poison! le jour n'a de rayons pour vous que ceux de l'être adoré, et cet astre n'est souvent qu'un astre fatal! Vous êtes chacun l'un à l'autre Dieu et l'humanité; mais capables de vous immoler à cette idole périssable et imparfaite que vous vous êtes érigée, que de fois, comme l'idolâtre, vous vous immolez, à vous-même, votre Dieu! L'amour, dans une époque irréligieuse est donc presque toujours une passion irrégulière, capricieuse, immorale, forcenée, tristement illustrée par le nombre de ses victimes. La société offre aujourd'hui le triste spectacle de cœurs passionnés qui s'égarent, et de cœurs glacés qui raillent; la passion est folie, et la raison froideur.

Mais lorsque l'AMOUR et l'HYMEN, mes filles, vous laissent à peine une ombre de bonheur ou de dignité, la MATERNITÉ vous réserve-t-elle des jouissances plus pures et plus certaines? Ne rappelons pas la discorde dont vos enfans sont entre vous et vos époux l'occasion inévitable, puisque l'absence d'une loi commune vous livre, sur l'éducation à leur donner, et la carrière à leur ouvrir, à toutes les divergences des volontés particulières. Que les enfans soient presque toujours, pour les parens, un sujet de mésintelligence, vous ne pouvez le nier; qu'ignorant ce qu'il faut leur enseigner, parce que vous ne savez ce qu'il faut aimer, vous vous délivriez à ce sujet de toute responsabilité, en les abandonnant à ce hasard que l'on nomme éducation publique, vous en conviendrez encore; mais écartons ces tristes images, et contemplons votre bonheur!

Et déjà dans ce moment même où, émues à la fois des souffrances et des joies de votre maternité, vous reposez vos regards sur ce fruit de votre sein que vous avez senti tressaillir et que vous voyez enfin, il est une première joie qui vous manque. La mère chrétienne arrêtait un sourire bien plus doux encore sur son enfant lavé des eaux du baptême, marqué du sceau divin, consacré à son Dieu, associé à la grande famille religieuse, et l'un des héritiers des promesses du Seigneur! mais pour vous qu'est-ce aujourd'hui qu'un *baptême?* Un nom, et rien de plus. Pauvre mère! votre fils repose endormi sur votre sein; et moi je vous le dis, votre fils est orphelin; car la religion ne l'a point adopté; elle ne l'a point lavé de la *tache originelle* qu'il a apportée en naissant; et vous la retrouverez cette tache dans tout le cours de votre vie; c'est elle qui corrompra l'affection de vos enfans pour vous, et la vôtre pour eux. Cette *tache originelle*, savez-vous quelle elle est? l'ÉGOÏSME! Oui votre fils n'appartient qu'à *vous*, à *vous seule!* vous l'usurpez tout entier sur Dieu et l'humanité! Malheur! malheur donc à vous, qui, après n'avoir aimé que *vous* en vos enfans, un jour éprouverez les affligeantes mais justes représailles d'un tel amour!

Oui, pénétrez dans le cœur de la mère, où l'amour, l'amour le plus vif et le plus pur, semble, dans des jours d'égoïsme, s'être refugié comme dans un sanctuaire. La tendresse maternelle n'est pas exempte de cette lâche indulgence, de cette excessive rigueur, de ces jalousies et de cette fragilité qui atteignent tous les autres sentimens. Mères qui m'écoutez, je ne veux point calomnier votre cœur; mais apprenez à quel point votre affection, quand elle n'est pas réglée par la religion, peut quelquefois s'égarer et se pervertir! Voyez cette mère douée d'un cœur aimant. Est-ce en vue de Dieu, dont ils sont à ses yeux les images, est-ce en vue de la société dont ils lui semblent les membres utiles, qu'elle aime ses enfans? Non, c'est en vue d'elle-même; aussi la voyez-vous, tantôt s'obstiner à leur offrir un lait altéré ou presque tari, joyeuse de les presser sur son sein; tantôt marâtre à force d'indulgence, refuser de s'affliger en eux, et empoisonner leur naturel de ses molles complaisances; tour à tour se

mettre, par sa faiblesse, dans leur dépendance et leur rappeler son autorité par les caprices de sa sévérité; exiger pour prix de sa tendresse leur tendresse toute entière; les accuser d'ingratitude s'ils aiment ailleurs, et voir d'un œil jaloux les objets nouveaux de leurs affections; enfin rebutée d'une passion sous l'empire de laquelle elle ne peut les retenir constamment, sentir d'incroyables dégoûts se mêler à ses secrètes amertumes, regretter les jours de leur enfance où ils étaient entre ses bras comme des jouets vivans, caressés et caressans; réduite, au moment où leur développement devrait faire sa joie et son orgueil, à n'aimer en eux que les souvenirs de leur première existence; et triste dans l'isolement, se berçant elle-même de ces chants dont elle les berça naguère, rêver la volupté de leurs baisers enfantins; ne retrouver des joies maternelles que sur le berceau de ses petits enfans; et n'éprouvant jamais la douceur d'être aimée par qui peut aimer, sans dignité et souvent sans tendresse sous ses cheveux blanchis, expier par l'abandon où elle languit, et par le refroidissement de son propre cœur, un amour maternel auquel est étranger l'amour de Dieu et de la société. Oui, Dieu l'a voulu, dès que l'humanité se sépare de lui et s'adore, elle se déprave; l'épouse la plus dévouée, la mère la plus passionnée, elles-mêmes, ne peuvent avoir une foi sincère dans leur amour, et y trouver gloire et bonheur, qu'autant qu'elles ont foi dans leur amour pour Dieu et l'humanité. O mes filles, vous avez quelquefois pleuré sur le sort de mères affligées, tremblantes pour leurs enfans, ou privées de leur appui; mais environnées de votre famille, quelquefois aussi vous pleurez en secret sur vous-mêmes, et votre maternité heureuse, enviée, a d'inexprimables angoisses!

Mais la VIELLESSE arrive! cet âge qui vous ravit la grâce et la beauté dont vous étiez si fières, vous laisse-t-il du moins quelques consolations? Retirées à l'ombre du foyer domestique, assises auprès de vos époux que vous n'avez point choisis, vous subissez dans ce long tête-à-tête, sans souvenir de paix ni d'amour, un *divorce* toujours flagrant, et le poids de cette solitude pèse surtout sur la femme. Etes-vous entourées de votre famille? à la condition de vous ensevelir dans une neutralité absolue entre les époux, les péres et les enfans, les maîtres et les serviteurs, vous pouvez vivre encore, sans en être l'épouvantail. Et prenez garde d'oser vous y faire un parti par votre indulgence pour les enfans. Les mères, vous le savez, sont jalouses de l'affection de leurs fils. Mais d'ailleurs, souvent, ses enfans, qui traduisent en une insolence naïve les secrets mépris de leurs parens, acceptent vos jouets, et dédaignent vos caresses. Je vois enfin votre tendresse partout rebutée, pour trouver quelque retour, reduite, j'ai honte de le dire, à descendre jusqu'a une idolâtrie grossière, jusqu'à l'adoration des animaux. Ou bien si votre ame garde plus d'énergie, vous vous souvenez du Dieu que vous aviez oublié, vous lui portez l'offrande de votre cœur dédaigné, et tombant dans une dévotion étroite, mesquine, rigoureuse pour vous-mêmes et pour les autres, vous vous donnez pour occupation le repentir, pour aliment de votre ame delaissée le remords; vous remplissez enfin votre solitude d'expiations, de frayeurs multipliées; et comme des ombres livrées à une religion qui n'est plus elle-même qu'une ombre, plutôt que d'expirer dans un *désert*, vous vous y créez un ENFER!

Ah! mes filles, ces misères sont affreuses, déplorables, flétrissantes! et cependant, vous à qui je m'adresse en ce moment, vous êtes heureuses entre les femmes, privilégiées au milieu d'elles, supérieures enfin à toutes ces femmes qui vivent loin, bien loin au dessous de vous, déshéritées de tous les avantages qui ne font pas même votre bonheur, condamnées par le hasard de la naissance à des souffrances plus grandes encore que les vôtres, à des travaux dont s'épouvanterait votre délicatesse, à des privations dont vous ne supporteriez pas la plus légère, à un abaissement dont vous frémiriez pour vous-même! et si j'ai pu signaler dans vos rangs les douleurs dont vous êtes atteintes, à travers cette désolante uniformité de souffrances qu'étend sur les femmes des classes inférieures une commune dégradation, comment me serait-il possible d'assigner une place et de donner un nom à ces maux innombrables? je ne vois qu'une couleur, celle de la misère; je n'entends qu'un cri, celui de la douleur. Et cependant, mes filles, avez vous jamais déploré le sort de cette classe de femmes, où dorment, étouffés, les germes de nobles passions, de talens généreux, un immense avenir enfin pour la société régénérée? non, vous manquez de pitié pour votre propre sexe; et tandis que quelques hommes de la classe privilégiée, pressant de leur main la main rude de l'artisan, ont appelé de tous leurs vœux son émancipation, loin de témoigner une égale sympathie pour les femmes du peuple, vous affectez sur elles une dedaigneuse supériorité, et votre pitié n'a point encore franchi les barrières qu'élève entre elles et vous la délicatesse des manières, l'aristocratie du bon ton.

Et moi, je vous le dis, je n'ai jamais paru dans cette enceinte où vous vous asseyez seulement encore avec les heureux du siècle, sans l'avoir, dans ma pensée, élargie et peuplée de tous ces infortunés qui sont aussi mes fils, qui sont aussi mes filles, et auxquels Dieu m'a dit aussi d'annoncer sa parole! oui, toujours, toujours je les vois auprès de vous; à côté de vos orgueilleux priviléges, leur pauvreté accablée d'un poids qu'ils peuvent à peine soulever; à côté de vos souffrances voilées avec art, leurs blessures saignantes; à côté de vos élégantes parures, leurs haillons souillés de poussière! ILS SONT, ILS SONT ICI!... Ah! mes filles, jetez, jetez les yeux sur tant de femmes qui sont encore les esclaves de leurs époux grossiers, sur tant de mères qui s'épouvantent de leur maternité, qui enfantent dans la solitude d'un hôpital des malheureux, destinés, comme ils y sont nés, à y mourir; qui dans cet instant de joie délicieuse pour vous, où le premier cri de l'enfant frappe l'oreille de sa mère, sont réduites à *calculer* si ce nouveau-né, comme un hôte importun, n'affamera point sa famille; qui remercient Dieu, qui le remercient! lorsqu'il leur ôte un de leurs trop nombreux enfans; sur ces malheureuses femmes enfin, déchues de leur sexe, condamnées à l'opprobre par la nécessité de vivre, et dont le nom, s'il vous faisait rougir, devrait surtout vous faire rougir de votre insensibilité pour tant de dégradation! Sans doute, mes filles, occupées jusqu'à ce jour du soin d'assurer, par des luttes renaissantes, votre propre indépendance, vous n'avez pu songer qu'à vous; mais aujourd'hui que ma voix vous révèle à la fois vos infortunes et celles de vos sœurs, plus malheureuses que vous, sachez le bien, votre pitié pour vous-mêmes ne peut devenir féconde qu'en s'épanchant aussi sur elles; vous ne tarirez la source de vos larmes qu'en séchant leurs pleurs!

Oh! qu'il faudrait amerement pleurer sur votre destinée, VIERGES, ÉPOUSES, MÈRES, solitaires ou brillantes, à l'aurore de votre vie ou au déclin de vos jours, si notre RELIGION NOUVELLE, en offrant dans une sympathie générale une sanction à vos sympathies particulières, ne permettait à votre tendresse agrandie de s'exercer désormais sans désordre, n'attachait à votre existence les délices

plus pures de nouveaux enchantemens, et si en vous révélant un sujet de glorification pour vous dans les anathèmes dont vous chargea le christianisme, et un titre à l'admiration dans cette puissance d'aimer, qui tour à tour, suivant la présence ou l'absence d'une loi religieuse, vous élève au plus haut degré du BIEN, ou vous précipite dans l'excès du MAL, elle ne vous appelait à une gloire et à une félicité nouvelle.

Oui, mes filles, pénétrez aujourd'hui le mystère de l'*anathème chrétien* qui pèse encore sur vous. Le dogme de la CHUTE était pour l'homme la condition de ses PROGRÈS; il ne pouvait encore, assailli de maux nombreux, faire un pas en avant sans avoir légitimé tout ce qui était derrière lui, se flatter de conquérir le bien qu'après l'avoir regardé comme son héritage, espérer d'échapper au mal s'il ne le considérait comme un accident dans sa destinée, et non comme sa destinée elle-même; il devait donc s'envisager comme déchu d'un état de perfection et de bonheur!

Mais quelle faute si grave l'a donc fait déchoir? l'*ambition d'égaler Dieu!...* Gloire à la FEMME! car c'est elle qu'il accuse de s'être laissé la première tenter à cette orgueilleuse espérance. Oui, c'était à la FEMME, toujours jalouse de pénétrer l'avenir, osant dans sa curiosité téméraire se ménager des intelligences avec les dieux bons et avec les dieux mauvais, se plongeant dans le bien ou dans le mal avec un égal enthousiasme, et dès lors plus hardie à sonder ce terrible mystère, c'était à elle à se montrer affamée d'une science et d'une félicité supérieures, à essayer, en prenant le démon pour complice, de s'initier à celles de Dieu lui-même! c'est ainsi que nos grossières traditions devaient nous raconter l'influence de son sexe dans les progrès de l'humanité. La FEMME, pendant toute la durée de la lutte de l'homme contre la matière, alors sanglante et abandonnée par le christianisme à Satan, devait être *réprouvée* et hâter cependant l'expiation de l'homme et de la matière, en écrasant un jour la tête du serpent! et voici que LA PROPHÉTIE S'EST ACCOMPLIE! le génie pacifique de la FEMME va triompher du génie de la guerre. Elle se relève de l'anathème dont elle avait été frappée, et aspire à une existence nouvelle dans le TEMPLE et dans l'ÉTAT.

Et voyez comme dès le début de notre époque irréligieuse, les FEMMES dédaignent l'horizon étroit tracé autour d'elles par le Christianisme. Elles font une invasion dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie, exercent une influence qui n'avait jamais été leur partage, et, aux temps de la réforme, de la ligue, de la fronde, manifestent un vif besoin de s'intéresser à la chose publique; mais leur ambition, gênée par les institutions politiques ou religieuses, et par les prétentions exclusives des hommes, était obligée de se réduire aux proportions honteuses de l'intrigue et d'éclater par de sanglans excès.

Enfin quand la révolution, en détruisant au moins moralement l'ancienne société et l'ancienne religion, eût donné sur l'échafaud, illustré par madame Roland, droit de bourgeoisie aux FEMMES, dans la cité régénérée par le sang; une FEMME paraît, qui réclame avec plus d'énergie le privilége pour son sexe de se mêler aux affaires publiques; mais elle est repoussée par la main rude et violente du soldat, qui, chargé d'affermir et d'étendre par la force la base de la cité nouvelle, reste fidèle à sa mission sanglante, en rétrogradant jusqu'à la brutalité de ces temps où le génie de la guerre ne demande à la femme que des enfans. Toutefois dès que le guerrier, qui, dans les vues de la providence et à son insu, ne devait faire servir les armes qu'à détruire dans l'Europe les restes d'une société fondée par les armes, voulut, aveugle qu'il était, enivré de sa gloire et de sa puissance, fonder une unité européenne sous la seule sanction du glaive, le génie pacifique de la FEMME se réveilla dans madame de Staël. Accusée par Napoléon de n'être pas assez française, parce qu'elle est européenne par ses sympathies, refusant de s'associer à la gloire de nos armes, parce qu'elle y voit le triomphe de la force brutale; prompte à condamner cet enthousiasme belliqueux qui occupe la place de l'enthousiasme religieux presqu'éteint, et peut se concilier avec le despotisme; faisant des vœux secrets pour la cause de l'Allemagne, où les restes de la foi et l'amour de la liberté se prêtent un mutuel appui; offrant à l'Europe et à ses rois le spectacle d'une femme que le monarque, dans sa toute grandeur, exila de Paris parce qu'elle l'y gênait; mémorable exemple de la puissance de l'esprit sous le règne de la victoire, d'une vaste sympathie sociale sous le règne de l'égoïsme militaire; elle prédit la chute de celui qu'elle haïssait au nom de l'humanité, elle arma la paix pour terrasser la guerre, et la main d'une FEMME contribua à renverser le colosse.

Mais la sybille des temps modernes n'a point encore rempli sa tâche. Tandis que Châteaubriant demandait éloquemment grâce pour le christianisme, et relevait ses autels renversés; tandis que Byron insultait à ses débris et mettait l'univers entre les mains d'un fantôme terrible, qu'il appelait fatalité, Madame de Staël, rendant hommage au christianisme, parceque l'avenir religieux qu'elle rêvait était pour elle une prophétie du passé, lui échappe cependant par les pressentimens d'une âme grande et passionnée; elle prédit la venue d'une religion nouvelle. Le génie de la guerre est détruit; le christianisme a cessé; l'athéisme disparaît, et c'est par la bouche d'une FEMME que se révèle à l'humanité le vague besoin d'un SENTIMENT RELIGIEUX NOUVEAU!

Mais ce TEMPLE que son âme a rêvé, appelé, prophétisé, lui a manqué toute sa vie. Comme elle cherche partout sa place sans pouvoir la trouver; importunée de n'être que femme, embarrassée de son génie, souhaitant une sphère plus large que celle où s'exerçait son influence; l'Italie avec les pompes éclatantes de son ciel, de ses monumens, de ses souvenirs, de sa nature; l'Allemagne avec la sombre majesté de son climat nébuleux et de son ardent mysticisme, voilà le temple où elle erre inquiète, tourmentée, le front ceint du turban de la sybille, la lyre entre les mains, souvent réduite à avoir son trépied dans un *salon!* Et que pouvait pour elle notre société? Lui donner une place à l'académie? à la tribune? Non, non! placez-la dans un TEMPLE, et là, laissant échapper de ses lèvres passionnées ses admirables pressentimens; elle y sera pure et sublime!

Oui, c'est dans le TEMPLE que désormais trouveront un asile, ces FEMMES PRIVILÉGIÉES, qui se sentent appelées à exercer une influence sociale et religieuse, car désormais la puissance sociale est religieuse; c'est là qu'elles manifesteront librement et avec pureté cette faculté qu'elles n'ont pu, jusqu'à nos jours, exercer qu'avec effort et désordre. Cessez, mes filles, cessez de nous vanter celles d'entre les femmes qui semblent avoir appelé de l'anathème salique par des règnes glorieux que votre orgueil oppose avec satisfaction aux règnes des monarques les plus fameux. Tout ce que le Christ put faire pour les femmes d'un rang élevé, fut de les placer sur un *trône* encore militaire, dont elles ne parurent souvent dignes que parce qu'elles n'étaient pas dignes de leur sexe, ou qui les pervertit jusqu'à en faire de farouches successeurs de César. Mais l'avenir n'exile plus sur un trône la femme la plus aimante; le TRÉPIED sacré qu'il lui donne devient

le *trône* le plus élevé qu'elle puisse ambitionner. Et c'est là que viendront se grouper autour d'elle, selon les rangs d'une juste hiérarchie, toutes ces femmes, qui, par la noble faculté de pressentir l'avenir de l'humanité, et par la puissance de l'enchanter que leur donnent l'éloquence, la poésie, et les autres arts aujourd'hui réservés aux musées et aux théâtres, sont dignes de seconder le mouvement social et religieux.

La FEMME paraît donc dans le TEMPLE, et cette place nous ne la lui donnons que parce qu'elle l'a demandée, recherchée, méritée; car dans une rénovation sociale aucun rang ne se donne, tous se conquièrent. Elle y paraît, ASSOCIÉE et non SOUMISE à l'homme, jamais sa PAREILLE, mais toujours son ÉGALE. Non, la femme n'est pas le satellite obscur de l'homme, destiné à rouler dans l'orbite d'un astre impérieux, et à offrir un pâle reflet de ses rayons; elle a son mouvement propre et sa lumière native. Compagne du prêtre, tandis que son époux, suivant son degré hiérarchique, gouverne l'humanité dans son ensemble ou dans l'une de ses parties, en réglant son PROGRÈS sur le *passé* qu'il *connaît*, elle prend pour mesure de ce progrès l'*avenir* qu'elle *espère*. Grâce à leurs efforts réunis, la civilisation se développe, sans *déroger* au passé, sans *dégénérer* de l'avenir; et le réglement politique, l'instruction morale qui dirige la société, ouvrage de tous deux, appartient à la *tradition* par le prêtre qui en est le fidèle dépositaire, à la *prophétie* par la prêtresse qui en est l'organe. Ce n'est plus cependant dans de sombres caverne, ou au sein de la retraite, que l'avenir rendra ses oracles. Naguère tous croyaient que les oracles étaient le privilége de la solitude, et le désert semblait un degré entre la terre et le ciel; mais aujourd'hui que DIEU nous apparaît dans TOUT, est TOUT lui-même, c'est au sein du TEMPLE, en présence de ses pompes et de ses joies, au milieu du concours des fidèles, que la prêtresse, dans ces manifestations les plus glorieuses de Dieu, le verra, le sentira, le révélera; le *désert* est muet, le TEMPLE seul a des oracles. Le prêtre n'est donc complet que par la prêtresse, la prêtresse, que par le prêtre. L'individu religieux et social n'existe que par l'union de l'homme et de la femme; l'institution du mariage parvient à sa plus haute dignité Désormais l'ORDRE et le MARIAGE sont identiques. Comme le PRÊTRE s'est complété par elle, le *savant* et l'*industriel* se complètent par la FEMME : plus de servitude, de subalternité; les priviléges de l'*hérédité* et la *dot* sont abolis, l'humanité entière est admise aux bienfaits de l'éducation : et tandis que la moitié HOMME trouve dans les degrés divers de chaque hiérarchie le prix de son amour, de son intelligence et de sa force pacifique, la moitié FEMME, libre de choisir et d'être choisie, en s'unissant à l'autre suivant une mutuelle inclination, trouve dans l'époux lui-même, dont elle complète l'existence et le rang, le prix de sa bonté, de sa sagesse et de sa beauté; et c'est ainsi que l'HUMANITÉ, c'est-à-dire la RÉUNION étroitement formée de tous ces COUPLES ASSORTIS, grâce à l'ASSOCIATION de leurs efforts, se développe tous les jours dans la triple faculté du SENTIMENT, de l'*intelligence et de la force!*

Ah! quand la puissance et la gloire de la FEMME auront-elles été plus grandes qu'au sein de cet avenir? Dans l'antiquité, elle avait été l'*esclave* de son époux; pendant la durée du christianisme, elle fut *honorée* par lui comme la *mère* de ses fils, héritiers de son nom. Sous le règne de notre religion, elle est véritablement son ÉPOUSE, car elle lui est complétement associée, à des conditions égales. Mère plus heureuse même au déclin de ses jours, elle recueille dans la reconnaissance de ses enfans, croissante comme le progrès qu'elle leur a enseigné, les fruits d'un amour maternel qui n'oublia jamais Dieu et l'humanité; et sa vieillesse, couronnée des palmes dont leur piété filiale lui fait un doux hommage, initiée à son tour à leurs progrès nouveaux, n'arrive point à la tombe par un désert, mais soutenue de leurs bras caressans, marche jusqu'à son dernier jour dans des sentiers fleuris, et s'endort mollement bercée de chants d'amour et d'espérance!

Saluez donc, ô mes Filles, de vos justes transports d'allégresse et de reconnaissance, la religion nouvelle que nous vous annonçons; hâtez par vos efforts la venue de ce glorieux avenir. En vous, hors de vous, tout vous invite, tout vous entraîne à ce progrès nouveau; tout, le soin de votre propre bonheur, et l'intérêt de vos fils, et celui de l'humanité tout entière, qui n'attendent que *de vous* LEUR SALUT.

Déjà nous vous l'avons dit, partout, en France et dans l'Europe, les classes inférieures, soulevées par le désir énergique de l'amélioration de leur sort, armées de leurs besoins, menaçantes dans leur indigence, s'agitent dans les champs, au sein de leurs ateliers, sur vos places; ils vous environnent, vous assiégent; et, nouveaux barbares, ils réclament une part des bienfaits de la civilisation à laquelle ils ont tant ajouté par leurs exploits sur le champ de bataille, par leurs pacifiques travaux dans la cité; ils n'arrivent pas du fond de lointaines contrées, mais ils s'élancent de leurs misérables réduits, suspendus sur vos salons dorés, ils sont au milieu de vous; ils ont, parmi vous, de publiques intelligences; ils sont vos maîtres, car vous leur devez la victoire sur la tyrannie; ils s'énorgueillissent de toutes vos concessions, et chaque fois que vous croirez, comme les Romains, avoir acheté la paix, vous aurez soudoyé la guerre! Que veulent-ils? Améliorer leur sort. Comment? Ils l'ignorent eux-mêmes! Et nous, interprètes de la loi du progrès, nous vous annonçons qu'ils ne déposeront cette attitude menaçante que lorsque l'ABOLITION, SANS EXCEPTION, DE TOUS LES PRIVILÉGES DE LA NAISSANCE, ET LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, auront été proclamés et préparés.

Mais j'ai lu dans vos cœurs; je devine vos frayeurs et vos répugnances. Nos enfans, dites-vous, doivent-ils donc être *déshérités* du rang de leurs pères? — Rassurez-vous : vos enfans, ô mes filles, ont un héritage qui ne leur manquera jamais; car la providence sociale qui pourvoit aux besoins de tous, ne leur ôte le vôtre, indigne d'eux, peut-être, que pour leur rendre dans un rang, maintenant occupé par d'autres, un NOUVEL HÉRITAGE plus en harmonie avec leurs véritables besoins! Mais vous tremblez encore que leur part, souvent plus belle que celle que vous leur auriez laissée, ne soit souvent inférieure à ce que demande à votre ambition pour eux! comme si dans une société religieuse tous les rangs, convenablement remplis, n'étaient pas sacrés aux yeux de tous et dignement honorés! comme s'il y avait plus d'honneur à succomber sous un fardeau trop pesant qu'à porter avec facilité le poids approprié à nos forces; comme s'il y avait quelque gloire, quelque joie à végéter avec une insolente nullité dans une oisiveté héréditairement transmise.

Cependant voulez-vous conserver à tout prix, vos orgueilleux priviléges? Voulez-vous sauver l'héritage de vos enfans? ne perdez pas de temps : armez les bras de vos époux et de vos fils, et dites-leur :

» Soyez prêts, au premier signal, à marcher contre » ces nouveaux barbares! Parmi eux l'enfance est flétrie » par de précoces fatigues; la vieillesse est sans asile ou » meurt dans les hôpitaux; la jeunesse et l'âge mûr y » sont condamnés à de rudes travaux, à de cruelles et » tristes privations; les femmes sont esclaves, livrées à » la misère et à l'opprobre! Allez, nobles fils, allez, nobles

» époux, que parmi nous la richesse, le savoir, les joies et » la gloire se perpétuent à jamais ; que parmi eux la pau- » vreté, l'ignorance, la douleur et l'opprobre transmet- » tent fidèlement de génération en génération leurs flé » trissures héréditaires! »

O mes filles! Dieu vous a-t-il faites pour tenir cet horrible langage? et savez-vous bien quelle est cette classe immense et laborieuse que vous prétendriez immoler à la stérile ambition de votre aveugle materité? Le savez-vous? Quand elle était esclave, vous étiez asservie avec elle et vous trembliez devant vos époux, vous vous inclinicz devant vos fils! Quand de la servitude elle passa à la condition du servage, elle fut attachée à la glèbe, et vous au foyer domestique. Quand elle arriva à une émancipation plus complète, vos chaînes tombèrent. Aujourd hui elle aspire à une émancipation définitive, et, vous, n'ambitionnez-vous rien? *Salariée*, elle demande à ses maîtres l'ASSOCIATION ; et que demandez vous vous-mêmes si ce n'est une ASSOCIATION complète avec vos époux, qui vous ont jusqu'à ce jour exclues de toute participation à leurs fonctions religieuses et sociales?

O mes filles! pourriez-vous, sans un étrange aveuglement, dans cette parité de situation, dans cette conformité de vœux, méconnaître le signe éclatant d'une mission divine! Entre vos ÉPOUX et vos FILS, qui jouent encore le rôle d'oppresseurs et auxquels vous appartenez par votre tendresse, et ces CLASSES LABORIEUSES auxquelles vous appartenez aussi par les liens d'une destinée commune; entre ces deux armées dont la lutte, encore sourde, menace de jour en jour d'éclater plus ouvertement ; entre ces deux partis prêts au combat, terribles, acharnés, impitoyables, ô mes filles! qui donc se précipitera pour arrêter le combat, qui préviendra l'effusion du sang! N'avez-vous plus de voix qui sache fléchir, de larmes qui touchent, de bras qui désarment? Résisterez-vous à l'élan de vos ames, et n'obéirez-vous pas à la parole du Dieu nouveau qui se révèle à vos cœurs par la mission pacifique à laquelle vous appellent nos premiers accens! Vous avez cru le Dieu de Jésus, parce qu'il vous commandait la paix ; refuserez-vous de croire le Dieu de Saint-Simon, qui vous appelle à la gloire de terminer à jamais le règne de la guerre par l'etablissement de la paix et de l'amour? Ah! c'est en accomplissant cette sainte mission que vous devez conquérir le dernier grade de votre émancipation Qui donc osera demander si vous êtes les égales des hommes, lorsque votre pieuse médiation aura sauvé la société? Qui donc osera vous fermer les portes du temple et de la cité nouvelle, lorsque s'y avancera l'humanité, conquise à la paix par vos pacifiques efforts, unie par les nœuds dont vous aurez liées entre elles toutes les classes de la société? Et quels chants seront assez doux, assez purs pour glorifier cette longue suite de pacifiques victoires, couronnées par un triomphe éclatant? Par la voix de leurs poètes, vos époux vous diront :

« FEMMES, vous nous avez vaincus : gloire à vous! Nous vous devons un amour nouveau ignoré de nos pères; nous vous devons le règne de la paix, de la liberté, du travail : gloire à vous! »

Vos fils diront aussi :

« Gloire à nos mères! elles ont dit à leurs époux, jaloux encore des priviléges de la naissance : Ces enfans que notre sein a portés et qu'il a nourris, sont aussi à Dieu et à l'humanité. Et Dieu les a récompensées en leur donnant des fils plus tendres et plus dévoués, des filles à jamais reconnaissantes de l'affranchissement que leurs mères ont terminé! »

Et alors des chœurs harmonieux où se marieront les voix des hommes aux accens des femmes, rediront la gloire toujours croissante de Dieu et de l'humanité!

Ah! mes filles, n'hésitez plus, élancez-vous vers cet avenir de gloire et de bonheur, ouvrez vos ames à des sympathies générales, donnez à tous l'exemple d'aimer; et si dans le dernier siècle, Rousseau mérita votre reconnaissance pour avoir réchauffé en vous l'*amour de la famille*, le seul amour des époques irreligieuses ; où sont aujourd hui, ô FEMMES, vos couronnes, vos bénédictions, votre enthousiasme pour Saint-Simon, qui ranime en vous l'AMOUR DE DIEU ET DE L'HUMANITE, presque glacé dans vos ames, et qui en vous permettant d'aimer avec plus de tendresse vos fils régénérés, plus dignes de vous, vous defend aussi de tarir la source de ce lait salutaire qu'attendent de vous les fils de Dieu, si long-temps sevrés de votre amour!

Êtres aimans, l'on vous voit, lorsqu'une croyance expire, l'entourer encore de vos hommages, et lorsqu'un autel nouveau s'élève, les premières accourir autour de lui; ainsi que dans votre carrière vous adoucissez aux vieillards la pente du tombeau, et veillez avec un tendre sourire sur le berceau de l'enfant. Venez, venez donc à nous, car nous avons besoin de vous ; venez réchauffer avec nous les cœurs glacés de nos jours, et nous aider à accomplir la tâche immense que Dieu nous a confiée! Oh! que nous puissions mettre dans nos paroles tout ce que notre ame a de poésie, tout ce que notre voix a de melodie et d'entraînement, et lorsqu'à nos accents auront tressailli des cœurs de femmes, lorsqu'elles y auront répondu par un langage d'une ravissante douceur, alors, ô mon Dieu, le signal de l'ère nouvelle sera donné! alors une pitié soudaine saisira l'homme pour ces maux qu'il laisse sans remède. Des torrens de larmes expieront son aveugle endurcissement ; un amour nouveau s'emparera de tous les cœurs, agrandira toutes les intelligences, animera toutes les activités, et un sublime espoir rentrera dans l'humanité désolée, car des voix de femmes auront retenti à son oreille!

Proclamez donc, ô FEMMES, avec votre condition nouvelle une nouvelle condition pour l'humanité tout entière. Filles d'Eve, retrouvez sa sublime ambition ; osez cueillir le fruit nouveau que vous offre, par la main de Saint-Simon, non plus l'esprit tentateur, mais Dieu lui-même! ET VOUS CONNAÎTREZ LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL; car vous révélerez à l'homme comment le bien doit chaque jour faire de nouveaux progrès, et le mal chaque jour décroître et s'effacer, ET VOUS DEVIENDREZ SEMBLABLES A DIEU; car vous aiderez l'être fini à se rapprocher chaque jour davantage des perfections de l'être infini. Et alors ne se fermeront plus pour vous les portes du paradis terrestre; mais vous entrerez ensemble dans un nouvel Eden. Autrefois expulsés, nous disent les traditions juives, de ce lieu de délices, aujourd hui Adam et Eve, après un long exil, suivi d'une nombreuse postérité, rentrent dans ce paradis, dont leurs mains conquérantes ont reculé les limites jusqu'aux bornes de la terre. Mais rentrés dans ce séjour de bonheur, l'homme et la femme y sont égaux : moitiés d'un même être, ils tendent à se réunir. Le MARIAGE est une ASSOCIATION complète. Mes fils, mes filles, glorifiez ensemble le dieu de Saint-Simon ; LE RÈGNE DE LA PAIX ET DE L'AMOUR EST ARRIVÉ.